



A Dieu, Serge de Beketch

L'hommage de ses proches

Présent a voulu ouvrir ses colonnes à ceux qui ont été les plus proches collaborateurs de Serge de Beketch. Je tiens à les remercier tout particulièrement de nous avoir confié ces lignes. Leurs hommages sont bouleversants. Ils disent Serge tout entier ; l'homme public que chacun connaissait ou croyait connaître, mais aussi le paroissien actif, le chrétien mort au bout d'une *Passion*

douloureuse, acceptée, offerte ; l'ami, le compagnon, le frère taquin et immensément gentil. *Le Libre Journal* prépare un numéro spécial, ce sera pour bientôt. La prochaine édition de *Reconquête*, avec Bernard Antony, rendra lui aussi hommage à Beketch qui fut de tous les combats pour l'Amitié française et pour le respect de l'identité chrétienne et nationale. – J.S.



Photo : Olivier Figueras.

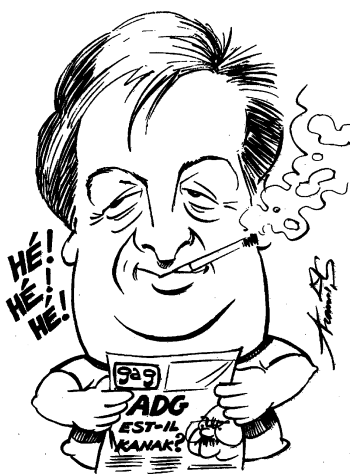
Cher Serge,

J'espère que tu seras de mon avis.

Les soirées funèbres ne sont pas faites pour pleurer. Les larmes n'ont jamais ressuscité les morts.

Pour nous donner l'illusion qu'ils sont encore avec nous, mieux vaut parler d'eux sans emphase, familièrement, avec même une certaine gaieté... comme si nous allions pouvoir entendre encore leurs voix... ta voix, Serge, enrôlée à la fin, ta toux, mais surtout ton rire et tes imprécations.

Je me souviens, un jour, au volant de ta superbe auto que tu conduisais en poète, détaché des contingences. Nous allions de Montparnasse à Saint-Cloud, avec le regretté Jean Nouyrigat, notre Nounours, l'aubergiste du *Père Tranquille*, où nous prenions nos quartiers d'été, de printemps, d'automne et même d'hiver.



Nous évoquions quelques personnages particulièrement répugnants du Grand Bazar actuel.

— Des abrutis, disait Nouyrigat, et tous les airs du Béarn et du plateau de Mille Vaches roulaient dans son gosier.

— Tu es trop indulgent, Nounours. Ce ne sont pas des abrutis, répondis-tu, en imitant son accent, car tu étais aussi un imitateur de talent. Ce sont d'abominables canailles... des crapules en putréfaction... à qui il faudra bien infliger le supplice du pal, un vendredi soir, place de la Concorde, à l'heure où les Parisiens quittent Paris pour le week-end...

Tu riais. Tu riais d'un rire qui te montait des genoux jusqu'aux oreilles et te secouait le corps comme si nous passions sur des dos d'âne. En plus tu fermais les yeux, de plaisir en évoquant le supplice. Ce qui n'est pas recommandé quand on conduit les automobiles, paraît-il...

Des images comme celles-là, j'en ai cent, j'en ai mille. Pourtant, à la réflexion, je ne t'ai pas bien connu. Question de générations, sans doute. Tu es né en 1946. Je sortais de Fresnes, la plus grande prison politique de la République. J'avais l'âge d'être ton père. Les pères et les fils sont rarement de vrais copains. D'ailleurs tu me vouvoyais. C'est un signe...

En revanche, j'ai bien connu Beketch. Un des hommes de presse les plus doués de son temps. J'étais l'un des dirigeants de *Minute* lorsque tu y entras, comme pigiste rétribué, il y

a plus de trente ans... Cette année 2007 j'ai terminé ma vie de journaliste en qualité de pigiste bénévole au *Libre Journal*, le journal dont tu inventas la formule et dont tu fus l'animateur et — Danièle de Beketch me pardonnera — le directeur. J'ai donc eu le temps d'apprécier la multiplicité de tes dons, variés et parfois contradictoires. Ton intelligence, bien sûr... ton entraînement... ta façon de deviner ce que d'autres auraient dû apprendre... ton flair... la vivacité de ton esprit.

Il n'y pas longtemps, au *Petit Dôme*, parlant de la pétaudière socialiste, je te disais :

— Attention à Delanoë. Il cache son jeu.

A quoi tu répliquas, du tac au tac :

— Il en garde sous la pédale.

Cette fois, ton rire fut étouffé par la toux qui te broyait les poumons et la gorge, et qui faisait mal, aussi, à ceux qui l'entendaient.

Très vite, presque d'instinct, tu avais su découvrir dans l'actualité non seulement le papier à faire, mais la manière de le traiter, l'angle sous lequel il fallait le prendre, le ton qu'il convenait d'employer, l'attaque au clairon et la conclusion dans le roulement des tambours.

Pour n'avoir pas l'air de te flatter, je ne dirai rien de ton courage de Lion...

Rien de l'irrespect total avec lequel tu traitais Ali Bobard et ses quarante valeurs. Rien de la vigueur de ta dénonciation permanente et agressive des falsifications habillées en vérités fondamentales et des pitres déguisés en héros.

De même, je glisserai sur ta gentillesse, ta sensibilité, ta culture vivante due à ton amour des livres et à une curiosité toujours en éveil.

Je passerai sur ton goût du matin des magiciens, ta tendance à l'énorme, au caressant et au cocasse. Et je ferai semblant d'oublier l'accablement que l'on sentait parfois sous tes facultés d'espérance.

Dans un pays libre, le *Libre Journal* aurait pu devenir le décadaire dont tu rêvais... un mélange hétéroclite et brillant d'échos, de révélations, d'informations, de reportages, de documents, de chroniques et de critiques.

Mais tu étais un opposant.

Un insoumis...

Le lobby de la communication t'a systématiquement mis au ban de la société française, toi qui étais l'héritier de Léon Bloy, de Courteline et de Drumont. Tu es mort dans un dénuement qui ressemble à la misère, mais debout au sommet de la barricade que tu avais construite sur le champ de bataille où se joue le sort de la France française.

Salut Serge...

Porte-toi.

Pendant le temps qui nous reste, nous ferons tout pour que tu ne sois pas oublié.

Mais où tu es, si tu rencontres quelqu'un capable de nous filer un coup de main, n'hésite pas...

François Brigneau

● Nous remercions François Brigneau de nous avoir confié le texte qu'il a prononcé lors du dernier « Libre Journal » de Serge de Beketch sur Radio Courtoisie, qui réunit plusieurs de ses amis pour lui rendre hommage, le mercredi 10 octobre.

Au soir de sa vie...

Au soir de sa vie, emprisonné à Rome, sans illusion quant à l'issue prochaine, l'apôtre saint Paul écrivait : « Quant à moi, je suis déjà répandu en libation et le moment de mon départ est venu. J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi » (2 Tm 4). Près d'une heure avant sa mort, je redisais ces paroles à Serge : « Vous avez combattu le bon combat et vous avez gardé la foi. » Le combat de Serge de Beketch, celui de toute sa carrière de journaliste, il l'a lui-même résumé dans les premiers mots ouvrant le premier numéro du *Libre Journal* du 21 avril 1993 : « Civilisation française et tradition catholique ». Cet éditorial trace la ligne que Serge suivra jusqu'au bout.

Serge nous a quittés la veille, ou pour parler en chrétien, aux premières vêpres ou aux vigiles du dimanche 7 octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire et de son saint patron au ciel, saint Serge.

Nous lui disions les magnifiques recommandations des mourants dont voici quelques extraits : « Que le cœur des anges dans toute sa splendeur accoure vers vous... Que les apôtres assemblés pour le jugement, vous absolvent... Maintenant, tu peux quitter ce monde, âme chrétienne... Délivre-le, Seigneur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions... comme vous avez délivré saint Pierre et saint Paul de leur prison... Frère très cher, je te recommande à Dieu Tout-Puissant... Accueillez, Seigneur, votre serviteur au séjour du salut... Salve Regina, mater misericordiae... Venez, saints du ciel : portez-lui secours ; allez à sa rencontre, anges du Seigneur... Venez pour accueillir cette âme et la présenter devant la face du Très-Haut. » Serge est parti, confessé, communie, muni de l'onction sainte, en toute conscience, accompagné par la prière antique de l'Eglise, entouré des siens. Qu'espérerions-nous de plus pour nous-mêmes ?

Serge fut mon paroissien, il y a plus de 25 ans, et Danièle l'une de mes catéchistes. Combien de camps d'adolescents et de retraites de Profession de Foi n'a-t-il pas accompagnés ? Je le vois encore s'élançant comme un sanglier dans un jeu de « boule-dog ». Serge n'est pas réductible à ses combats politiques, littéraires et philosophiques. Cet homme était en outre drôle et bon. Lors d'une retraite de communion solennelle, les

repas étant pris, en principe, en silence, Serge était attablé au milieu des enfants. A sa droite, une petite fille de 10 ou 11 ans, si petite qu'elle en était translucide, totalement habitée par la grâce de la retraite. Ci et là, des garnements étaient moins contenus. Serge, qui était déjà assez fort, se tourna vers la petite nonne et, pour rire, mais sans rire, avec une voix fausement courroucée et le visage théâtralement fermé, lui lança : « Et toi, tais-toi ! » Il effaça immédiatement la terreur produite par son rire et la manifestation de son affection ! Quelques mois plus tard, les Beketch étaient en vacances au Maroc, ou dans je ne sais plus quel pays musulman. Je reçois une carte : « Nous passons de très agréables vacances. Ici l'islam est de tendance "Y'a pas l'feu à la Mecque" ! » L'une des plus lourdes croix que je lui ai imposées, fut le parrainage d'Abdallah, un Berbère analphabète, qu'il prépara au baptême. Serge, ce sont les fêtes paroissiales, au stand de tir ou au bar ; c'est le réchaud à gaz sous la boîte de cassoulet dans un compartiment en direction de San Damiano ou, pire, de Venise. Car il était un ennemi personnel du sandwich. Serge, ce sont des « coups de gueule » au fond de l'église après des annonceurs zélés du CCFD ou des propagandistes de l'abolition de la peine de mort dans les années quatre-vingt. Serge, c'est à côté d'un souci sincère d'orthodoxie catholique — si j'ose dire —, des croyances ajoutées, dont on ne savait quel crédit il leur accordait, telles que les elfes ou autres produits dérivés de l'ésotérie. Mais quelqu'un veillait, c'était le R.P. Gesland, exorciste de Paris, dont il était devenu l'ami intime. Nous avions organisé un week-end d'aumônerie chez lui, dans l'Eure : 55 adolescents, 55 confessions !

Serge de Beketch représentait le type même du journaliste dans sa mission publique. Sa vaste culture et l'acuité de son jugement rendaient ce service, que beaucoup d'autres journalistes savent heureusement nous rendre, d'indiquer à nos contemporains le sens que prennent les événements, où vont les choses, pour aboyer et mordre quand elles prennent la mauvaise direction, pour encourager quand elles vont dans le bon sens. Il incarnait la fonction prophétique du vrai journaliste dans la société. On ne pourra pas lui reprocher d'avoir été un chien muet.

Abbé Guy-Marie

Le 10 octobre 2007

SERGE DE BEKETCH n'est plus. Il restait hier encore l'un des rares polémistes de notre temps veule et décadent. Fils d'un légionnaire russe mort pour la France à Dien Bien Phu, il chassait de race.

Patriote que les trahisons et les bassesses infligées à la France encoléraient au rouge, il avait les emportements d'un « Roland furieux », mais aussi, dans l'intimité familiale ou amicale, des tendresses inattendues et un humour subtil.

Depuis longtemps tarudé par la maladie, avec un stoïcisme chrétien, il a été jusqu'au bout du sillon.

Nous n'avons pas toujours été d'accord sur les détails, nos sites d'action étant fort différents, mais toujours cependant sur l'essentiel, qui nous dépassait.

Au moment de s'arracher aux affections terrestres, nous sommes de tout cœur avec Danièle, Cyril et Aymeric.

Jean-Marie Le Pen

A Dieu, chef !

Serge de Beketch (S.D.B. pour moi) est dans mon paysage depuis toujours. Pourtant, je l'ai découvert en 1963 mais c'est seulement en 1987 que nous avons fait vraiment connaissance. Il avait deux ans de moins que moi et pourtant je lui manifestais la respectueuse affection que l'on peut avoir avec un aimé. C'était naturel ! Homme intransigent (mais pas sectaire), il me disait : « Quitte à nuire à mes activités et à mes intérêts, jamais je ne reculerais sur mes convictions. » Et il a tenu parole jusqu'à la fin. Curieusement, il avait pour moi, mes errements, mes erreurs, etc., une vraie tolérance. Jamais de conseil, une suggestion peut-être, un avis franchement mais discrètement donné. Une intuition sans faille. Je crois pouvoir avouer qu'il y avait entre nous de la complicité et quelques secrets maintenant tus à jamais.

Nous n'avons, malgré cette connivence, jamais été capables de nous tutoyer. Depuis environ un an, grande nouveauté, nous nous hasardions à un « Serge » suivi d'un « Jean-Paul ». A l'échange suivant, nous retrouvions « Monsieur de Beketch » et « dites donc, marquis »...

La naissance du *Libre Journal de la France courtoise* a créé le lien définitif. Serge avait souhaité, gentiment cornaqué par son épouse, fonder avec rien son propre journal à son départ de *Minute*. L'argument de S.D.B. pour choisir ses collaborateurs était le suivant : « Je souhaite travailler avec des gens que j'ai plaisir à lire. » Sollicité dans ces conditions, le roi n'était pas mon cousin... Serge ajoutait : « Je ne paierai pas mes collaborateurs tant ce sera difficile. » Il a tenu parole ! Le journal, malgré son succès, ne pouvait pas rétribuer les journalistes qui écrivaient pour la joie de travailler avec Serge, cette satisfaction valant rétribu-

tion. S.D.B. suscitait, sans le vouloir, des dévouements indéfectibles dont il savait un gré infini à leurs auteurs.

Ma fierté est d'avoir été de ceux-là. Depuis le n° 1 du décadaire, j'ai signé dans tous les numéros jusqu'au dernier paru, le 415. Tous les dix jours, j'attendais fébrilement la parution... Se lire « imprimé » est une volupté pour le néophyte. Quelle mouche m'a piqué le jour où j'ai appelé Patrick Gofman, l'efficace secrétaire de rédaction, pour m'étonner de deux fautes de typographie qui « enlevaient toute la subtilité de mon propos » ? Comment ai-je pu sortir une telle sottise ? La réponse-couperet est tombée : « Tu n'as qu'à venir corriger les épreuves avec Serge et moi ! » Au « bouclage » suivant, j'étais à l'imprimerie et m'exerçais à la fabrication très artisanale de « mon journal ». C'est ainsi qu'est née « La Secte du LJ de S.D.B. ». Les Alas de l'existence m'amènèrent à être en retard parfois ou absent quelquefois. Je ressentais alors une frustration légèrement atténuée par des appels téléphoniques dont un, entre autres, en pleine nuit depuis un bateau dans la mer de Chine... Une seule fois, Patrick et moi, pris par des obligations urgentes, avons laissé seul Serge un matin de « bouclage ». Il eut la délicatesse de nous dire que sans nous « ça n'avait pas été de la tarte... ». Je n'en crus rien. S.D.B. maîtrisait et depuis longtemps la fabrication intégrale d'un journal.

Je ne pourrai pas oublier ces matinales où l'heure ne comptait pas. Gofman, perfectionniste, physiquement malade tant que le « bouclage » n'était pas achevé ; votre serviteur tâcheron malhabile, se battant avec une épreuve (mot juste...) d'imprimerie truffée de corrections à reprendre et Serge visiblement heureux d'être penché sur le

« chemin-de-fer ». C'est à ce moment seulement qu'il découvrait ma page. Jamais il n'a censuré, contesté, aménagé mes papiers ; parfois, il suggérait une correction qui, évidemment, rendait la lecture plus aisée. Vissé sur mes corrections, j'entendais soudain un rire contenu puis, l'instant d'après, une franche rigolade. Un coup d'œil furtif me permettait de voir le chef découvrant « ma » page. Son rire était ma Légion d'honneur.

Nous avons rarement « bouclé » à l'heure du déjeuner à 13 heures. Serge, goguenard, faisait savoir qu'il avait un « petit creux ». Souvent, vers 15 heures, nous avions terminé. S.D.B. réfléchissait à un « resto ». Gofman retrouvait la santé et ses couleurs et moi je pensais que nous venions de réaliser un formidable numéro du LJ. Trois hommes et un canard... Nous retrouvions la lumière naturelle sur les trottoirs de Belleville puis nous nous installions dans le premier « rade » qui nous acceptait à cette heure. Nous avons mangé grec, chinois, algérien, thaï, etc., arrosé, eh oui, de thé... Moment de décompression où tous les trois faisons assaut de plaisanteries de garçons de bain. Quelques rares téméraires ont tenté, au fil du temps, mais sans succès, de venir nous « aider ». S.D.B., pourtant si chaleureux, les éloignait car il tenait à son trio. Ces déjeuners sommaires et tardifs terminés, Gofman rentrait se remettre de cet « accouchement journalistique » pendant que monsieur de Beketch et moi, immuablement et quel que soit le climat, nous descendions en direction de la place Franz-Liszt en devisant, nous confiant réciproquement nos joies, nos angoisses, nos espoirs... Je n'emprunterai plus ce chemin devenu impossible à parcourir sans S.D.B.

Jean-Paul
Chayrigues de Olmetta

Franc-tireur et partisan (blanc)

Serge de Beketch n'avait pas été formé dans une école de journalisme. En ce temps-là – car cela remonte mine de rien au milieu des années 1960 –, on apprenait le métier sur le tas, aux côtés de ses aînés et à force de ratures. Cela évitait de prendre de mauvaises habitudes, d'avoir, comme on dit dans certaines écoles, de mauvaises pensées.

Il était arrivé avenue Marceau, où se trouvait alors *Minute*, à moins de vingt ans, voulant « faire du journalisme », par un circuit relationnel compliqué qui lui permit d'avoir accès au bureau de Jean-Pierre Montespain, alors en charge de la rubrique parisienne (potins et coulisses de ce qu'on n'appelait pas encore la jet-set), bureau qu'il assiégea tant et plus de sorte que son occupant finit par lui concéder le droit de rédiger quelques lignes, bien certain que le résultat, forcément pathétique, lui permettrait de se débarrasser de l'importun. A la lecture, il se ravisa. Il y avait peut-être quelque chose à tirer de ce gamin... On lui fit juste remarquer que, *Minute* ayant été fondé en avril 1962 dans une opposition résolue à la politique algérienne du régime gaulliste, il serait bien aimable de reconsidérer l'admiration qu'il affectait de porter au général de Gaulle... Pêché véniel et pêché de jeunesse auxquels il ne succombera plus jamais.

Contrairement à ce que l'on croit souvent, Serge de Beketch n'a pas fait toute sa carrière à *Minute*, dont l'histoire est aussi riche en scoops, attentats et procès qu'en portes qui

claquent. Il en partit trois fois, dont deux de son propre chef, vers d'autres prés imprimés à l'encre noire, et y revint à ces deux reprises pour en gravir tous les échelons jusqu'à être doté de ces titres enviés de rédacteur en chef puis de directeur de la rédaction, et cela bien souvent au grand dam de ceux qui l'avaient nommé et n'imaginaient pas, ne l'ayant jamais pratiqué d'assez près, à quel point le Slave peut être incontrôlable.

Serge de Beketch était en effet, comment dire... fougueux. Mû par une impétueuse ardeur, qui faisait fi des conventions (hormis stylistiques, grammaticales et exclamatives), il faisait primer ses sain(t)es colères sur toute autre considération, estimant par exemple qu'il n'y avait aucune raison de ne pas faire profiter ses lecteurs de toute la richesse de la langue française, y compris au moyen de termes considérés à tort comme des « gros mots » car ayant une réelle utilité descriptive...

Franc-tireur et partisan (blanc), Serge de Beketch aura vécu une vie de combats. Ceux, bien réels, qu'il n'a cessé de mener sans craindre pour sa « carrière » (les seules carrières dignes de ce nom étant pour lui celles dont on fait les rocs) ; et ceux auxquels il songeait sans cesse, rendant hommage à tous ceux qui s'étaient battus pour la France et pour la Chrétienté, rêvant sans doute que, s'il avait pu y prendre part, le cours de l'histoire, peut-être, en eût été changé.

«Minute»

Catholique et royaliste en deux ou trois anecdotes

Je garde toujours près de moi le double, sur papier pelure, de la première lettre que j'ai adressée à Serge. Elle porte la date du 26 février 1985, et l'état de conservation de ce précieux document ne devrait pas tarder à désespérer les papyrologues... J'avais lancé quelques mois plus tôt, en octobre 1984, avec un ami, un mensuel royaliste titré *Feuille d'Information Légitimiste*, un bulletin de deux pages au format A3, mais composé à la manière des journaux de la Restauration. Serge n'avait pas tardé à donner, dans les colonnes de *Minute*, dont il était alors le rédacteur en chef, un « coup de chapeau à ce nouveau confrère délicieusement rétrograde » – je cite de mémoire. Nous n'étions pas peu fiers de cette citation dans la « grande presse », car le *Minute* de l'avenue Marceau en faisait partie, notamment par son tirage. Un vendredi soir de novembre ou de décembre 1984, lors d'une émission qu'il animait sur *Radio Solidarité*, il fut téléphoniquement agressé par un anonyme qui, tout en se prétendant légitimiste, préconisait qu'on cède la Nouvelle-Calédonie à l'Australie... On ne me signala cet incident qu'en février suivant d'où ma lettre de regrets à Serge assortie d'une invitation à déjeuner. Il s'organisa sitôt, et Serge y arriva arborant une magnifique cravate fleurdelisée mais, malgré la réputation qui l'avait précédé, il se refusa obstinément à boire la moindre goutte de vin : nous étions entrés en Carême et il le vivait dans une stricte abstinence. Ce fut la première leçon qu'il me donna : il n'était pas un catholique « pour de rire ». La seconde, c'est qu'il n'était pas davan-

personnalités qui comptèrent tant dans ma vie. Sans trahir les grands secrets de dîners intimes, on pourra dire aux lecteurs de *Présent* qu'il était parfois difficile de départager le Prince et Serge dans leur admiration pour Franco... Le duc d'Anjou fut arraché à notre affection l'avant-dernier jour de janvier 1989, et ce fut la première fois que je vis Serge pleurer.

Une autre anecdote, quelques années plus tard, alors que nous étions réunis dans la petite salle à manger de l'Institut du Christ-Roi à Gricigliano en Toscane. Danièle et Serge, Mgr Gilles Wach, l'abbé Philippe Mora et moi-même dînions avec le cardinal Silvio Oddi. L'orage grondait et l'électricité défailloit, ce qui valut de dîner aux chandelles... Serge, qui avait en toutes circonstances, le réflexe du journaliste, apostropha respectueusement le cardinal : « Mais, Eminence, pourriez-vous enfin me dire la différence entre le rite de saint Pie V et celui de Paul VI. » Le cardinal réfléchit quelques secondes et lui répondit : « Voyez-vous, cher Monsieur, pour un prêtre la différence c'est que la Messe de saint Pie V elle vous porte. Mais la Messe de Paul VI il faut la porter. » Tout avait été dit en quelques mots, grâce à Serge. Une fois de plus...

Daniel Hamiche

● Afin d'aider la famille de Serge de Beketch à lui offrir la cérémonie qu'il méritait, afin de le remercier pour tout ce qu'on lui doit, afin de continuer son œuvre, *La Mère agitée* a mis en place une chaîne de l'amitié. Merci d'adresser vos dons à *La Mère agitée*, 21 rue Campagne-Prémière, 75014 Paris. Chèques à l'ordre de **Beketch**.

Seigneur, recevez-le, c'était un pur

J'ai eu mardi Danièle au téléphone et j'en suis encore bouleversée. Elle m'a rappelé les pires moments de ma vie, ceux où j'ai perdu mon mari il y a cinq ans, et elle m'a dit :

— Je vous appelle parce que vous êtes passée par là, et vous pouvez me comprendre.

Ah, si je pouvais la comprendre !

L'histoire qu'elle me racontait était la mienne, à dix ans près. Quarante ans de bonheur avec un homme bon et généreux (cinquante ans pour moi qui avais connu Jean en 1953), une histoire pas si banale que cela, où les couples divorcent comme ils vont au supermarché. Le chagrin de Danièle est celui de toutes les femmes qui ont connu le bonheur d'un mariage heureux, et qui en sont arrachées par la maladie, les nuits à prier et à veiller sur lui comme sur un enfant, la peur au ventre ; les nuits à guetter comme pour éloigner la mort, par ma seule présence bien naïve, les petits matins qui me trouvaient insomniaque et brisée par le désespoir. Bref, le calvaire de toutes les femmes qui aiment un homme et le perdent à grand feu, enlevé d'un mal implacable. Je revis cela dans le chagrin de Danièle. C'est terrible.

Serge était de la race de ces maris adorables et saltimbanques, portés par l'amour d'un métier qui le tenait aux tripes. Pour Jean, c'était l'amour du bois et des meubles cirés qu'il rénouvait et recréait. Pour Serge, c'était le journalisme, mais c'était bien la même passion d'un métier impossible, tous les jours à recommencer. Chose curieuse, les deux fils de Serge portèrent les mêmes prénoms que mes deux fils. Nous aimions tous les deux les mêmes livres, les frères Durrell, Marc-



Photo : Olivier Figueras

Serge de Beketch avec son épouse, Danièle.

Aurèle, Tolstoï, Shakespeare, Nerval. Nous aimions les mêmes films. Lorsque nous nous sommes rencontrés, nous avons compris que nous étions frères d'armes. Il m'a dit : « Je quitte le journal où j'étais. Je monte mon propre journal, en seriez-vous ? » J'ai dit oui tout de suite. Je nous revois, debout dans cette salle de restaurant où nous avons passé un pacte en riant. Le journal, ce fut le *LLJ*, *Libre Journal*, où je sévis à l'état endémique depuis sa parution, sous la rubrique « Journal des Dames », un sourire en pensant au *Journal des Dames et des Demoiselles* de Mme Amable Testu sous Louis-Philippe. Nous aimions ces rencontres farfelues, nous aurions passé sur père et mère pour un bon mot.

Serge fut un ami fidèle – ô dieux, fut, comment puis-je écrire cela ! Serge est et sera toujours un ami fidèle. Lorsque je fus arrêtée par la maladie pendant deux ans d'horreur, à l'hôpital Serge me téléphonait toutes les semaines. J'étais alors scotchée à une

espèce de réverbère (oui, Franz, j'ai bien écrit « une ») par des perfusions et des tuyaux, sans compter les fiches en métal dans les os de toute la jambe. Serge me téléphonait en s'annonçant : « Alors, on se prélassé ? » Et c'était un long éclat de rire que ce coup de fil attendu qui me ragaillardissait par sa chaleur.

Serge de Beketch était un fou de journalisme, un tribun sur le papier, une midinette dans le cœur. Serge de Beketch était un sage, il savait que le rire est le propre de l'homme, et il en usait avec humour. Je ne puis dire ma peine de l'avoir perdu.

J'ai entendu sa voix au bout du fil il y a dix jours. Il m'a dit : « Je suis très fatigué. » J'ai écourté la communication en l'embrassant. Je ne savais pas, ô je ne savais pas que c'était la dernière fois. Que Danièle et leurs fils trouvent ici toute ma tristesse et toute ma tendresse. Seigneur, il croyait en Vous, recevez-le, c'était un pur.

Marie-Claude Monchaux

Il était un p'tit tome... un

Un jour que nous étions à déjeuner à *La Tour de Montlhéry* à Paris, dans les anciennes Halles (nos déjeuners commençaient à 13 heures pour se terminer vers 17 heures...), Serge de Beketch me dit :

— Tu connais cette citation de Simon de Montfort ?

Et il me la lut : « Nous ne sommes plus que quelques-uns dans ce château et de ce combat tout dépend. Je veux vaincre avec les miens ou succomber avec eux. En avant, donc ! Et s'il le faut, mourons ! » Je lui dis :

— C'est une très belle citation. Tu prends un éclair au chocolat géant ou un millefeuilles du même calibre comme dessert ?

— Si je te cite ce morceau de bravoure, c'est que j'ai l'idée d'un roman que l'on pourrait écrire ensemble. Ce serait l'histoire d'un ancien d'Algérie et d'une poignée de harkis qui, dans une campagne du sud-ouest, résisteraient aux assauts des méchants. Bref, dans un monde qui part en bisbille [il avait employé un mot plus viril...], des hommes qui ont des fusils et qui tirent. Ce sont des choses qui font réfléchir... Je m'occuperais de la partie directement politique et toi tu ramènerais ta science sur le côté militaro-stratégique et les harkis.

— Une sorte de Jéricho, en somme, sauf que les murailles — *Josué* 6, 20 — ne s'écrouleraient pas...

— Quelque chose comme ça, oui.

Nous tournâmes encore autour du sujet, du *pitch* comme on dirait aujourd'hui. Et nous finîmes par décider du titre, *La Nuit de Jéricho* et du sous-titre du tome 1 — car nous en prévoyions deux —, « La révolte du lieutenant Poignard ». Le livre parut en 1992 aux Editions des Vilains hardis (un nom inspiré d'une autre citation, du connétable Du Guesclin, celle-là). Sans autre pub que celle de « la famille », comme disait Serge, il s'en vendit plus de 3 000 exemplaires.

Je garde de ce numéro à quatre mains — Serge, sorte de Mozart de l'ordinateur, moi, scribe accroupi n'écivant qu'à la main — le souvenir d'une très belle aventure. On s'envoyait nos

textes, on se les corrigeait, on se les renvoyait, on les amendait, on rebondissait sur des faits d'actualité qui, au fil des semaines, donnèrent à ce travail en commun sa patte, sa colonne vertébrale, sa chair.

Et puis nous commençâmes à penser au tome 2. Un peu à la paresseuse. Si bien que lorsqu'il fut terminé, il nous parut fade tant il était dépassé — déjà — par les événements. Non seulement parce que Mitterrand, un des protagonistes du roman, avait passé (une fois de plus) l'arme à la gauche, mais parce que la situation dans les cités ethniques-ta-mère était, et de beaucoup, largement plus tragique que ce que nous n'avions osé imaginer que dans le cadre d'un roman. Il fallait tout refaire. C'est à ce moment-là que Serge eut ses premiers graves ennuis de santé. Et ce second tome ne fut jamais écrit, laissant le tome un comme orphelin. Ce qui fait qu'il est devenu une sorte de *collector*.

Cette absence de tome deux, qui devait s'appeler *Ils sont partis ce matin, mon lieutenant*, fit que ni Serge ni moi ne pûmes nous déplacer pour participer à telle ou telle réunion — et encore aujourd'hui — sans qu'une dizaine de personnes ne viennent nous dire : « Et ce tome deux, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? » Serge répondait avec une mauvaise foi

inoxydable : « Voyez Sanders. » Et je répondais, avec une mauvaise foi tout aussi inébranlable : « Voyez Beketch. »

J'ai dit que, quelques jours avant que Serge nous quitte, j'avais passé deux heures avec lui. Parmi les choses qu'il m'a dites, il y a celle-là : « Si je m'en sors, nous le ferons ce tome deux. » La Providence en a décidé autrement, hélas.

Si je raconte tout cela, c'est que ce tome deux, cette Arlésienne, associe au petit clan de trois mousquetaires que nous formions, A.D.G. qui avait publié, chez un grand éditeur, lui, l'un de ses chefs-d'œuvre, *Le Grand Sud*. Qui devait être une trilogie. Et qui, comme *La Nuit de Jéricho*, en resta au tome un. De sorte que, lorsque Serge et moi le titillions sur le sujet : « Il arrive ce tome deux ? », il nous renvoyait dans nos buts : « Je vous demande où en est le tome deux de *La Nuit de Jéricho*, moi ? » Ce qui était une manière de nous le demander...

Je veux croire — et j'en suis sûr — qu'ils sont tous les deux ensemble, aujourd'hui, auprès du Bon Dieu. Et qu'ils pensent à nous comme je pense à eux. Leur absence me hante. Et pourtant, mon Dieu, comme ils sont présents...

Alain Sanders

D.R.



Quand Alain Sanders soumettait Serge de Beketch au questionnaire de Proust

Quel est pour vous le comble de la misère ?

Avoir lu tous les livres.

Où aimeriez-vous vivre ?

Dans un phare-bibliothèque.

Votre idéal de bonheur terrestre ?

Lire.

Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ?

Les fautes d'impression.

Quels sont les héros que vous préférez ?

Mister Pickwick et Bilbo le Hobbit.

Quel est votre personnage historique favori ?

Mussolini.

Votre héroïne dans la vie réelle ?

Jeanne d'Arc.

Votre héroïne dans la fiction ?

Ada de Nabokov.

Votre peintre favori ?

Bruegel l'Ancien.

Votre musicien favori ?

Mozart.

Votre qualité préférée chez l'homme ?

La charité.

Votre qualité préférée chez la femme ?

La douceur.

Votre vertu préférée ?

Le courage.

Votre occupation préférée ?

Encore lire.

Qui auriez-vous aimé être ?

Moi.

Le principal trait de votre caractère ?

L'autosatisfaction.

Ce que vous appréciez le plus chez vos amis ?

L'admiration qu'ils me portent.

Votre principal défaut ?

L'excès de modestie.

Votre rêve de bonheur ?

Toujours lire.

Quel serait votre plus grand malheur ?

La solitude.

Ce que vous voudriez être ?

Toujours moi.

Votre couleur préférée ?

Bleu.

Votre fleur préférée ?

La fleur de rhétorique.

Votre oiseau préféré ?

Le moineau.

Vos écrivains favoris en prose ?

Tolkien, Rabelais, Dickens, Kipling.

Votre poète préféré ?

Villon.

Vos héros dans la vie réelle ?

Soljénitsyne et mon père.

Vos héroïnes dans l'histoire ?

Pas d'héroïne.

Vos noms favoris ?

Pas de noms favoris.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

Le communisme.

Les caractères historiques que vous méprisez le plus ?

Il y en a tellement...

Le fait militaire que vous admirez le plus ?

Camerone.

La réforme que vous admirez le plus ?

Aucune.

Le don de la nature que vous voudriez avoir ?

La musique.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Après.

L'état présent de votre esprit ?

La perplexité.

Votre devise ?

Kill the commies ! (« Tuez les cocos ! »)

La ménagerie est fermée



Photo : Olivier Figueras

Serge de Beketch m'est apparu en novembre 1987, dans le studio de Radio Courtoisie, alors bleu ciel, dans mon souvenir. J'étais invité à commenter mon abjuration du trotskisme, que venait de publier *Le Choc du mois* (version Brigneau), n°1. « Comment peut-on être trotskiste ? » me demanda Serge, en substance. Tandis que j'essayais d'expliquer à des gens qui n'en ont pas lu une ligne (ce qui ne les gêne guère pour la citer) que la doctrine trotskiste est aussi jolie, sur le papier, que toutes les autres, je me demandais *in pectore* : « Comment peut-on être rédacteur en chef de *Minute* ? » Un ours blanc nez à nez avec un dromadaire... D'autres invités arrivèrent. Me posèrent quelques questions absurdes. M'oublèrent. Je me glissai silencieusement vers la sortie. La main sur la porte extérieure de la cabine technique, je m'entendis appeler. Serge avait laissé se débrouiller entre eux ses invités. Avec un sourire timide, il me disait qu'il avait apprécié mon numéro. Il pensait que nous étions appelés à nous revoir... Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Un sourire dubitatif, probablement.

Vingt ans après, la mort de Beketch me cause la plus vive douleur de ma vie, après l'anéantissement de mon père et de mes grandes amours.

Entre-temps, je n'ai d'abord revu Serge qu'à *Minute* (version Martinez), de loin en loin, quand il y fallait un correcteur intérimaire. On m'a mis en garde contre lui : « *Ce maboul appelle l'exorciste quand sa bagnole tombe en panne !* »

Minute (version Penciolleli) m'ayant embauché comme documentaliste, j'y aperçus encore Beketch, licencié mais en bons termes. Il venait de créer *Le Libre Journal*, un peu sur la droite de l'hebdô dont j'étais l'aîlier gauche.

J'allai corriger le quotidien *Le Français*. Je revins à *Minute* comme chroniqueur, invité par Catherine Barnay.

Minute (version Molitor) me débarqua dès sa création. Serge m'attendait à la sortie, pour m'offrir un bon déjeuner, et un pont d'or vers son *Libre Journal*. Cela se passait en mars 2002. Je nous revois dans sa cuisine, tandis que je lui expliquais comment j'allais décupler le tirage du *LJ* « Evidemment, faudra te calmer un peu sur certains sujets. Ne pas mériter ce jugement de Jean Dutourd sur les propriétaires d'un quotidien tué sous lui : « *C'étaient de petites gens qui préfé-*

raient leurs passions à leurs intérêts... »

— Je suis comme ça, moi ! s'écria Serge aussitôt, à ma consternation.

Depuis, nous nous querellions sur presque tous les sujets. Excepté la patrie en danger, Jeanne d'Arc, et l'alliance russe, alpha et oméga de l'intérêt national. A l'Est, nous avions tout de même un point de contact : son grand-père était aide de camp de Dénikine, le mien officier de liaison de son successeur Wrangel.

Chaque « bouclage » du *Libre Journal* était fêté au restaurant. Serge a tenté d'introduire différents personnages dans ces déjeuners. Il y a renoncé en voyant quel mécontentement cette injustice soulevait chez moi, et chez notre Divin Marquis, le dernier vrai chroniqueur mondain de Paris qui, à 60 ans, s'était humblement fait mon apprenti en correction d'épreuves, pour mieux servir *Le Libre Journal* (et surveiller sa copie). Lors d'un de ces déjeuners, Olmetta et moi avions dit à Serge son fait sur certaines de ses fréquentations. Et il y en avait de gratifiantes... « Y en a une marre de ta ménagerie ! » avais-je résumé. Serge s'esquiva au café, avec un salut mi-narquois mi-chagrin. Le Marquis et moi nous regardons en silence, et puis l'un de nous éclate : « Mais bon sang de bon soir, nous aussi on est de ces phénomènes de foire qu'il aime tant ! C'est nous les vedettes de la ménagerie ! »

Tant de projets cruciaux disparaissent avec Serge. Il n'est jamais venu prendre le thé dans ma soupenette. Elle ne sera jamais prise, la photo où nous devions nous coiffer de nos chapkas clouées de l'aigle bicéphale, frapper nos poitrines d'un index hypocrite, pour légèrer : « Qui, nous ? Rouler pour Poutine ? » Le CD « *Le Rap de Beketch* : J'aime pas les jeunes » ne sera pas gravé et ne nous enrichira pas...

Ce qui me fait moins rire, ce sont les entames de romans que Serge m'a montrées, avant de les laisser tomber l'une après l'autre. C'était toujours remarquable, et je ne m'en étonnais guère : il a chroniqué tous mes livres, et chaque fois la critique était meilleure que le livre ! J'en bous encore de jalousie et d'admiration...

Mon Sergot, un fainéant ? Les Français ne peuvent pas comprendre. C'était de la procrastination, version russe : l'oblovisme, d'après un type créé par Gontcharov. Tellement plus chic que la fainéantise, mais mortel.

Patrick Gofman

Ses livres...

On peut commander les livres de Serge de Beketch, et notamment l'indispensable *Catalogue des nuisibles*, à l'adresse du *Libre Journal*, SDB, 4 place Franz-Liszt, 75010 Paris.

Les derniers exemplaires de *La nuit de Jéricho* sont entre les mains d'Alain Sanders. Lui écrire au journal (Présent, 5 rue d'Amboise, 75002 Paris) : 20 euros par exemplaire franco de port, chèques à l'ordre de Beketch.

Photo : Olivier Figueras

